GÉNÉRIQUE

Réalisation : Ali Samadi Ahadi
Scénario : Mohammad Rasoulof
Image : Mathias Neumann
Production : Mohammed Farokmanesh

avec

Visha Asayesh, Majid Bakhtiari, Melika Foroutan

FILMOGRAPHIE SELECTIVE

Ali Samadi Ahadi

2021 : Le Royaume des étoiles
2011 : Le Printemps de Téhéran : L'Histoire d'une révolution
2009 : Salami Aleiku

SEMAINE DU 08 AU 14 OCTOBRE

Nino

Pauline Loquès

Dans trois jours, Nino devra affronter une grande épreuve. D'ici là, les médecins lui ont confié deux missions. Deux impératifs qui vont mener le jeune homme à travers Paris, le pousser à refaire corps avec les autres et avec lui-même.

chroniques d'Haïfa

Scandar Copti

Dans une famille palestinienne, Fifi, 25 ans, est hospitalisée après un accident qui risque de révéler son secret. Son frère, Rami, apprend que sa petite amie juive est enceinte. Leur mère Hanan, tente de préserver les apparences tandis que le père affronte des difficultés financières. Quatre voix, entre conflits générationnels et tabous.

09 71 00 5678 | tandem-arrasdouai.eu

DOUAI
Ville d'ARRAS
Culture
Région Hauts-de-France
62 Pas-de-Calais Département
Nord

TANDEM

Cinéma, Salle Paul Desmarets

sept jours

Ali Samadi Ahadi

2025, Allemagne, 1h53

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR ALI SAMADI AHADI

Votre film s'inspire de la figure de Narges Mohammadi - militante iranienne pour les droits humains et Prix Nobel de la paix en 2023 -, sans pour autant retracer fidèlement sa vie. Qu'est-ce qui a été le point de départ de cette fiction ?

Ce qui m'a toujours fasciné en Iran, c'est la force des femmes, et notamment des mères. Elles sont, je crois, plus résistantes que n'importe qui d'autre sous la pression. Quand on regarde la société iranienne, on voit une majorité féminine : les femmes représentent 51 % de la population, 70 % des étudiants. Et pourtant, elles sont discriminées à tous les niveaux de la société. C'est cette contradiction brutale qui m'a profondément touché, et que j'ai eu envie de raconter. Parce que cette pression constante produit aussi une réaction, une mobilisation. L'idée du film est née d'une conversation entre Mohammad Rasoulof et moi. Il m'a envoyé un scénario qu'il avait écrit, inspiré de Narges Mohammadi, figure emblématique de la lutte pour les droits humains en Iran. On retrouve dans le film certains éléments tirés de sa vie : son mari, ses enfants qui vivent à l'étranger, les multiples séjours en prison, sa santé fragile. Mais le récit bascule rapidement dans la fiction. Ce que nous avons voulu explorer, c'est une question morale : que se passerait-il si une femme comme elle avait la possibilité de quitter l'Iran pour retrouver ses enfants ? Accepterait-elle ce choix ? Ou déciderait-elle de poursuivre la lutte, au prix de tout le reste ?

Justement, dans la réalité, Narges Mohammadi a été libérée à plusieurs reprises pour raisons médicales, mais elle a toujours choisi de rester. En quoi ce refus vous a-t-il inspiré cette hypothèse fictionnelle ?

C'est exactement ce paradoxe qui nous a frappés. Très souvent, le régime propose aux prisonniers politiques de partir : « Si vous n'aimez pas ce pays, allez-vous-en. ». C'est une façon pour eux de se débarrasser des voix critiques. Et de nombreux activistes, sous la pression, choisissent effectivement l'exil. Ce n'est jamais un choix facile, mais parfois c'est une nécessité vitale. Narges, elle, a toujours refusé. Elle a été emprisonnée, torturée, privée de soins, mais elle n'a jamais quitté l'Iran. C'est une décision extrêmement forte, que nous avons voulu interroger à travers la fiction. Et si elle avait accepté ? Et si, pour une fois, elle disait oui, ne serait-ce que pour embrasser ses enfants ? Ce n'est pas un jugement. Je respecte infiniment ceux qui partent comme ceux qui restent. Mais pour certaines personnes, rester est un choix vital. C'est comme l'eau pour un poisson. Maryam, dans *7 jours*, sait qu'en quittant l'Iran, elle perdrait une part essentielle d'elle-même. Elle ne pourrait plus agir, réagir, faire entendre sa voix. Elle a besoin de rester dans son pays pour se sentir vivante.

Vous avez coécrit ce scénario avec Mohammad Rasoulof, mais c'est vous qui avez réalisé le film. Comment cette transmission s'est-elle faite ?

Mohammad m'a envoyé le scénario il y a environ cinq ou six ans. À l'époque, j'étais impliqué dans le projet comme soutien, comme ami, comme producteur potentiel. Mais la situation en Iran s'est dégradée. Il a été arrêté. Puis relâché. Un jour, il m'a fait passer un message par des amis : il ne pouvait pas tourner, il était sous trop forte pression. Il m'a demandé si j'accepterais de réaliser le film à sa place. Au départ, j'ai hésité. Je n'étais pas en très bonne santé. Et le calendrier était extrêmement serré : cinq mois pour financer, tourner, monter et livrer le film. C'était un pari fou. Et puis j'ai dit oui. Ce que je ne savais pas, c'est qu'en parallèle, Mohammad tournait en secret *Les graines du figuier sauvage*. On ne pouvait donc pas échanger régulièrement sur le scénario. J'ai dû faire des choix seul, notamment pour la fin du film. Je l'ai légèrement modifiée, pour rendre le parcours de Maryam encore plus clair, plus déterminé. Et j'ai ajouté la scène du vernis à ongles entre la mère et la fille, qui était initialement un conflit. J'ai préféré en faire un moment de tendresse, de connivence. Mohammad a vu le film terminé, et il a été très heureux de ces choix.